

Pierre Brasseur, le cabotin ténébreux...

Peintre alcoolique, gigolo ou gouape patentée, avocat floué par une maîtresse intéressée ou profiteur, il aura campé tous les rôles ! Aussi bien sur le grand écran que sur les planches ou à la télévision !

Issu du monde du spectacle et d'une dynastie de comédiens dans le spectacle depuis... 1848 et la monarchie de Juillet, un nom de scène emprunté à celui de sa mère Germaine séduite un temps par Georges Espinasse de la troupe de théâtre de Sarah Bernhardt, le petit Pierre a très vite eu de qui tenir.



En préambule...

C'est un 22 décembre de l'année 1905 qu'est né à Paris, rue Darcet dans le XVIIème, Pierre-Albert Espinasse. Au sein d'une famille où l'on avait toujours été attiré par le théâtre, c'est fort logiquement qu'il assistera aux Bouffes Parisiens à une représentation et qu'il se convaincra de ce qu'il lui fallait faire, convaincu d'avoir, lui aussi, la possibilité d'exprimer quelque chose. Par écrit en écrivant dès son adolescence des poèmes (1921 avec **Ancre noire**) ou sur les planches, se rangeant aux conseils prodigués par des proches. Témoin de l'une des premières attaques de la bande à Bonnot, disons que tout poussait le jeune Brasseur vers le drame !

L'influence des surréalistes...

Il suffit parfois de peu de choses et d'une rencontre pour qu'une voie se dessine ou qu'une destinée se trouve confirmée. Pour le jeune Brasseur, elle aura lieu au sein d'un groupe, celui des surréalistes d'Albert Breton où il sera introduit par le grand poète Aragon, l'un de ses intimes. Un véritable vivier qui le verra croiser un certain Jacques Prévert et quelques autres artistes de premier plan ou des futures célébrités comme Max Jacob, Jean Cocteau, Marcel Dalio, Paul Eluard ou Raymond Queneau. C'était inespéré, surtout que ses débuts avaient été sanctionnés par un échec lorsqu'il s'était présenté au Concours d'Entrée au Conservatoire de Paris et qu'il lui avait fallu se tourner vers des cours d'art dramatique don-

nés par Fernand Ledoux et Harry Baur. C'est d'ailleurs à Jacques Prévert qu'il devra à partir de 1935 quelques-uns des rôles où il a pu exprimer le mieux ses potentialités sans tomber dans la caricature, préférant néanmoins le théâtre au cinéma. Peut-être aussi parce qu'il pouvait y donner meilleure mesure à ses emportements et ses éclats de voix. Il est vraisemblable que son rôle dans **La Fille de l'eau**, un film de Jean Renoir, l'un de ses premiers au cinéma, a été l'autre élément positif d'un début de carrière où il acceptait, hélas



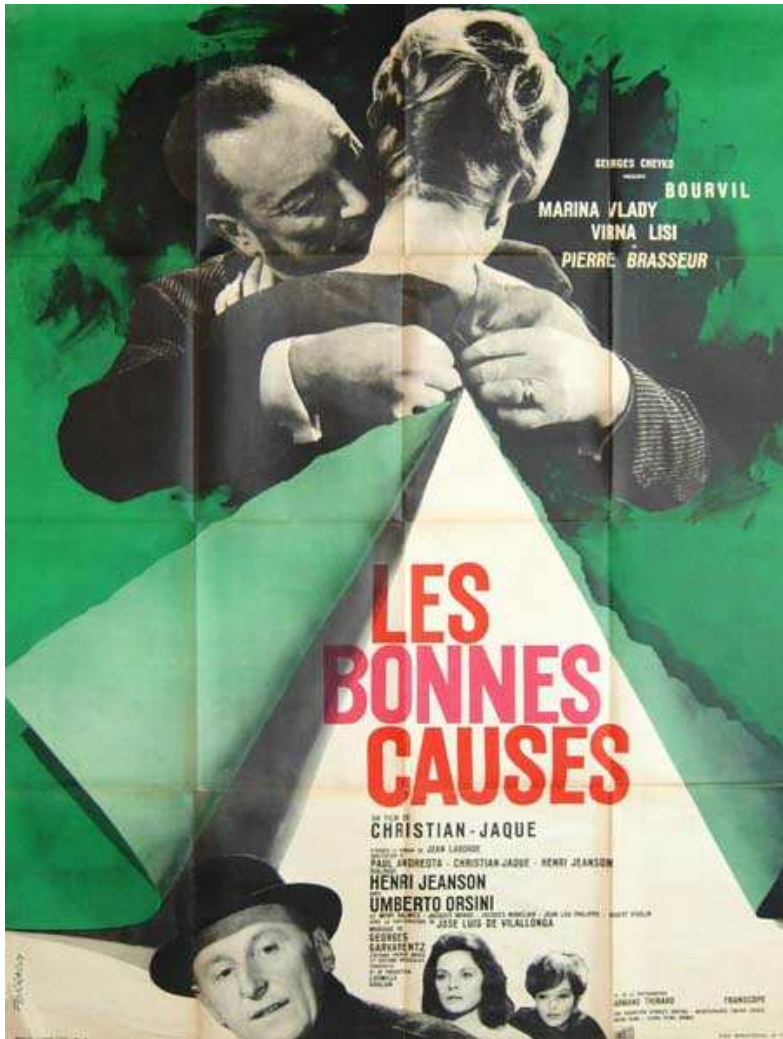
assez souvent, de camper des gigolos.

Conscient que des portes ne demandaient qu'à être poussées, il n'hésitera pas à se mettre en danger en gagnant dès 1931 l'Allemagne, un pays où il avait le sentiment de trouver au sein des studios de l'UFA davantage de rôles dans des coproductions européennes à sa mesure, acceptant aussi d'y croiser sans chercher à se faire remarquer des responsables dangereux comme le nazi Joseph Goebbels.

Brasseur, une stature de comédien et de diva...

Marié à une autre comédienne en 1935, Odette Joyeux, dont il aura un fils, Claude, surviendra un conflit qui le verra mettre une carrière prometteuse quasiment en sourdine ; il venait de s'illustrer avant guerre en voyou arrogant dans **Quai de brumes** aux côtés de son ami d'enfance Jean Gabin et de la très jeune Michèle Morgan, un film de Marcel Carné. Un rôle où, en être méprisable, il aura à supporter une paire de gifles dont il tirera grand profit. Il lui faudra en effet attendre que Jean Grémillon fasse appel à lui pour **Lumières d'été** pour un nouveau rôle, celui d'un peintre alcoolique en 1943.

Jacques Bodoin, l'une des vedettes du rire des années soixante-dix, devenu le père d'un très célèbre « Paganini de l'arithmétique » et d'une non moins célèbre Table de multiplication, se souvient parfaitement de Pierre Brasseur pour l'avoir croisé en octobre 1941 à Tournon-sur-Rhône. Avec celle qui était alors son épouse, Odette Joyeux, le célèbre comédien s'apprêtait à y donner une représentation de « **Domino** » une pièce de Marcel Achard dans le cadre des tournées Barret au ciné-théâtre de la petite localité. Dans un pays occupé par les nazis, Tournon présentait l'avantage de permettre à nombre de réalisateurs de pou-



voir continuer à travailler en zone libre sans avoir à rendre trop de comptes, si ce n'était de répondre aux obligations de la défense passive. Une représentation à laquelle le jeune Bodoin aurait volontiers assisté si ses modestes moyens le lui avaient permis. Hélas.

« *Dis donc même, le théâtre tu sais où c'est ? Vas-y même, je suis pas en avance !* Une voix nette, incisive, un accent si parisien mais pas encore avec ce timbre profond qu'il aura par la suite quand il avait beaucoup bu et qu'il était abonné aux « Vignes du Seigneur », l'humoriste qui fera ensuite ses classes avant de rejoindre Lyon et l'équipe d'artistes de Louis Liébard, est encore en mesure aujourd'hui de revoir l'homme engoncé dans un pardessus et le peu d'égards qu'aura le célèbre comédien pour le jeune homme qu'il était et qui avait accepté de le piloter de la gare de Tain l'Ermitage jusqu'à la salle de spectacles de Tournon sans demander son reste. Un Pierre Brasseur qui n'affichait pas une franche gaîté et qu'il avait accepté de « cornaquer » dans le noir absolu en supportant durant le trajet les quelques amabilités d'un homme peu habitué à devoir gagner à pied une salle de spectacle et qui avait pris son bras pour ne pas trébucher, éructant de temps à autre des « *Oh merde, qu'est-ce que je fous ici !* ».

Son imposante stature et un comportement souvent ponctué d'un manque d'égards feront de cette « Etoile du cinéma » une véritable diva du monde du spectacle. Il suffit de revoir ses compositions les plus célèbres pour se remémorer l'homme et aussi un certain talent de tragédien aux portes de l'exagération. Comme lorsqu'il interprétera en 1962 ce rôle de Cassidy, un avocat chargé d'accabler une jeune infirmière campée par la très belle Virna Lisi, injustement accusée de meurtre dans « **Les bonnes causes** », un film réalisé par Christian-Jaque et tourné aux côtés

de Bourvil et de Marina Vlady. Ou lorsqu'il crèvera l'écran dans celui de ce Lucien Maublanc dans « **Les grandes familles** » de Denys de la Patellière (à droite) où Jean Gabin finira par le réduire au silence, usant de dialogues, ceux de Michel Audiard, qui étaient à l'évidence faits pour les deux hommes.

On conserve de lui le souvenir de quantité d'interprétations de tout premier plan. Ainsi dans **Les enfants du Paradis** interprétera-t-il un rôle magistral, celui de Frédéric Lemaître. Dans **Les portes de la nuit** (1946) ou dans **Les amants de Vérone** d'André Cayatte (1949). La liste serait longue.

Excellent comédien et dramaturge confirmé, Pierre Brasseur n'était pas un père irréprochable et son fils Claude garde de ses parents une crainte incompréhension et un manque d'amour qu'il aura du mal à pardonner à sa mère Odette Joyeux. Divorcé d'Odette Joyeux, Pierre Brasseur épousera ensuite la pianiste Lina Magrini et vivra plusieurs années avec la chanteuse Catherine Sauvage.



Une fin digne de celle des grands passionnés...

En août 1972, alors qu'il tournait un énième film en Italie à 66 ans pour Ettore Scola, La plus belle soirée de ma vie, et qu'il venait de participer à l'édition d'un Cinq dernières minutes de Claude Loursais, Meurtre par intérim tourné pour la télévision, le comédien succombera à une crise cardiaque dans les bras d'un autre comédien, Claude Dauphin.

Qu'on l'ait aimé ou détesté, reconnaissons que Pierre Brasseur était un monstre sacré et un comédien tonitruant, certes fort en gueule et souvent insupportable voire indigne, mais d'une trempe exceptionnelle. Une vie d'excès qui verra cet homme entreprenant que l'on a aussi qualifié d'être anxieux, témoigner en publiant sa propre biographie : « Ma vie en vrac » sortie en 1968 où il reconnaîtra être né à 20 heures 30, une heure où généralement l'on entre en scène. On a également dit de lui qu'il était né par erreur au vingtième siècle alors qu'il aurait dû l'être au 19ème ! Mais si cela avait été, le cinéma se serait privé d'une sacrée pointure !

Celui, dont Jean-Marc Loubier a fait le temps d'une autre biographie publiée chez Bartillat en 1999, un éternel milliardaire, repose aujourd'hui au Cimetière du Père-Lachaise.